2518

Au Septembre musical de Montreux

Arthur Rubinstein - Ernest Ansermet et l'Orchestre de la Suisse romande

(De notre envoyé spécial)

C'est un personnage vraiment hors série que Rubinstein qui, après son récent triomphe à Lucerne, était l'hôte, dimanche soir, du Festival international de musique de Montreux. Alors que tant de grands interprètes, en effet, sont peu à peu et visiblement atteints d'une sorte de stérilité, sont victimes d'une routine qui semble décalcifier leur pensée, l'illustre pianiste que nous entendîmes nous stupéfie à chaque fois par la fraîcheur, le renouvellement constant et le juvénile de son jeu.

Grand spécialiste, on le sait, de Chopin et de Schumann, Arthur Rubinstein proposait une autre face de son talent avec le Concerto No 3 en *ut* mineur, op. 37, de Beethoven, œuvre maîtresse qui connut sous ses doigts l'immédiat et émouvant climat de grandeur et d'émotion dont elle est animée. Comme il faut le relever une fois encore, il n'y a point de problème technique ni de difficultés matérielles pour lui, c'est avec une souveraine aisance, un mépris complet des effets extérieurs, qu'il exposa à nobles et larges traits, fruits d'une parfaite concentration, les trois mouvements de cette œuvre grandiose. Le largo central, particulièrement, valut à l'auditoire des moments d'intense émotion, alors que le rondo final éclatait de jeunesse triomphale.

Ce fut ensuite la Rhapsodie, op. 43, sur un thème de Paganini qu'écrivit, après tant d'autres, Rachmaninoff, fasciné à son tour par le fameux vingt-quatrième *Caprice* du célèbre violoniste italien. Oeuvre d'une grande diversité, dont les vingt-quatre variations affirment l'adresse d'écriture de leur auteur, son sens du contraste comme de la juste évocation du climat cherché. Et ce fut, pour Arthur Rubinstein, l'occasion nouvelle d'affirmer ses dons hors série de pianiste et de musicien.

Avec un tel partenaire, on imagine bien qu'Ernest Ansermet peut sans peine faire briller de tout son éclat un Orchestre romand dans sa meilleure forme, et attester d'une parfaite communion de pensée. Dans Beethoven comme dans Rachmaninoff, cette mutuelle compréhension s'affirma d'une manière aveuglante, et souleva l'enthousiasme d'une salle qui adressa aux deux artistes, comme à l'orchestre, de frénétiques et interminables acclamations.

Pour sa part, le maître Ansermet avait porté son choix sur l'Ouverture tragique, op. 81, de Brahms, qui n'est peut-être pas d'entre les pages les plus significatives de son auteur, mais n'en est pas moins traversée, par instants, d'un sensible souffle émotionnel. Et, en fin de programme, trois Nocturnes de Debussy, qui sous aucune autre baguette, peut-être, ne sauraient être dessinés avec une plus sensible et élégante adresse, et dont le dernier, « Sirènes », bénéficiait du concours souplement nuancé du Chœur de dames de la Radio Romande, que M. André Charlet dirige avec infiniment de goût.

Jacques Poulin.